Document generated on 07/13/2025 1:20 p.m.

Bulletin d'histoire politique

Une génération spontanée ? Analyse socio-historique du comportement politique des générations X et Y

Catherine Côté

Volume 24, Number 3, Spring 2016

Discours politiques et mobilisations citoyennes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1036736ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1036736ar

See table of contents

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Côté, C. (2016). Une génération spontanée ? Analyse socio-historique du comportement politique des générations X et Y. *Bulletin d'histoire politique, 24*(3), 119–136. https://doi.org/10.7202/1036736ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Note de recherche

Une génération spontanée ? Analyse socio-historique du comportement politique des générations X et Y

Catherine Côté
Université de Sherbrooke

Depuis les années 1960, nous avons connu une hausse constante de tous les indicateurs de ce qu'on peut appeler le « désenchantement politique ». À leur apogée au tournant des années 2000, ces indicateurs ont atteint depuis une sorte de plateau, marquant ainsi l'importance de la désaffiliation partisane, de la baisse de participation électorale et de la perte de confiance envers les institutions et représentants politiques[1]. Ce phénomène est d'autant plus troublant qu'il correspond à une période où les citoyens n'ont jamais été aussi éduqués et informés. En effet, pendant plusieurs décennies, de nombreuses recherches ont démontré que des niveaux d'éducation plus élevés correspondaient à un plus grand intérêt pour la politique et, de là, à une plus grande participation électorale. Or les nouvelles générations sont plus éduquées que les précédentes, mais ce sont également celles dont les taux de participation électorale sont les plus bas, et ce, dans la plupart des démocraties électorales[2].

On a longtemps associé la faible participation électorale des jeunes au fait qu'ils étaient dans une phase de leur cycle de vie où ils avaient moins de responsabilités et de ressources et qu'ils n'étaient pas encore bien intégrés à la société. Aussi, lorsqu'ils gagnaient en âge, ils adoptaient le même comportement que les générations précédentes. Cette situation a prévalu jusqu'à la génération « X », c'est-à-dire ceux qui sont nés dans les années 1960 et 1970. En effet, en vieillissant, ceux-ci ont peu modifié leur comportement, laissant croire que la baisse de participation électorale pourrait être attribuable à un phénomène essentiellement générationnel. Selon

Blais *et al.*[3], on pourrait même expliquer la baisse du taux de participation électorale de l'ensemble de la population par le remplacement générationnel, c'est-à-dire par le fait que la génération des pré-baby-boomers diminue alors que les générations post-baby-boomers affichent constamment de bas taux de participation. Or, en cherchant à comprendre ce qui expliquait cette différence entre les générations d'électeurs, ces chercheurs ont pu mettre en relief que les réponses données par les jeunes électeurs quant à leur « sens du devoir » et leur intérêt pour la politique pouvaient expliquer près de la moitié de l'écart de la participation électorale. La baisse de participation électorale serait donc davantage le signe d'un changement profond qui irait au-delà des variables explicatives habituelles.

À l'instar de Mannheim[4], on peut croire qu'il existe une sorte de mentalité commune, un « *habitus* générique », qui caractérise les membres d'une même cohorte et qui pourrait expliquer un comportement et une idéologie dominante qui diffèrent d'une génération à l'autre[5]. Selon Lefebvre[6], une génération pourrait même être instigatrice de changements si se conjuguent à la fois des circonstances historiques et sociales importantes lors de sa jeunesse, alors que se forment ses orientations. Déjà, plusieurs chercheurs et philosophes ont témoigné d'un changement majeur des valeurs au cours des dernières décennies qui marque sans doute toutes les générations, mais qui affecterait bien davantage les plus jeunes. La conjugaison de ces deux facteurs, soit un changement global des valeurs ainsi que la particularité des valeurs propres aux générations X et Y, expliquerait donc le paradoxe de la baisse de participation électorale des générations X et Y. C'est ce que nous avons vérifié en brossant le portrait de ces générations à l'aide d'une multi-analyse[7], soit la combinaison des résultats de différentes analyses : une analyse des données statistiques sur les caractéristiques de ces générations ; une analyse des sondages du World Values Survey effectués de 1982 à 2006 quant aux valeurs des Canadiens[8] ainsi que différents sondages québécois portant sur les générations ; une analyse des résultats d'entrevues sur le comportement politique ; et enfin, une analyse documentaire des écrits faits dans une perspective générationnelle.

Les nouvelles valeurs

Les valeurs ont beaucoup changé en quelques décennies. Selon Lipovetsky, elles sont maintenant essentiellement hyperindividualistes (indifférence, confort, matérialisme, consommation et narcissisme), les citoyens délaissant de plus en plus les projets collectifs pour se replier davantage sur la satisfaction de leurs besoins individuels, délaissant le « Nous » au profit du « Je »[9]. Or les valeurs ayant trait à la participation sociale et politique étant intimement liées, elles pourraient expliquer cette baisse de participation démocratique. C'est d'ailleurs ce que révèle Putnam, qui croit

que la baisse de participation électorale des Américains est étroitement liée à la baisse de participation des citoyens à toutes les autres formes d'associations sociales (sportives, scolaires, religieuses, etc.)[10].

Au surplus, Nevitte constate une méfiance envers l'autorité et un déclin de la déférence envers les institutions qui seraient liés à la montée des valeurs post-matérialistes[11]. Il se base sur la théorie avancée par Inglehart selon laquelle les expériences formatives sont fondamentales dans le développement des valeurs (soit la socialisation) et que les citoyens qui ont connu une longue période économique de prospérité – contrairement à ceux qui ont connu des périodes difficiles comme la Grande Dépression ou la Seconde Guerre mondiale – ont plutôt tendance à dépasser les valeurs matérialistes associées à la sécurité économique et physique pour développer des valeurs post-matérialistes comme le bien-être personnel, la confiance en soi et la qualité de vie[12]. À cet effet, on peut rappeler la théorie de la motivation par la hiérarchie des besoins de Maslow, selon laquelle certains besoins primaires se doivent d'être comblés avant de passer à d'autres besoins « supérieurs »[13]. Ainsi, on passerait des besoins physiologiques aux besoins de sécurité et de protection, pour ensuite désirer la reconnaissance et l'appartenance sociale, l'estime de soi, l'accomplissement, et enfin, la révélation[14].

Les nouvelles vagues d'enquêtes menées dans le cadre du World Values Survey semblent appuyer cette hypothèse puisqu'elles dénotent qu'avec les Trente glorieuses qui ont caractérisé le paysage économique de plusieurs pays occidentaux, on a pu constater une montée des valeurs post-matérialistes liée à un changement générationnel, et ce, dans la plupart des pays industrialisés, et notamment au Canada[15]. De plus, en utilisant certains des critères employés par Nevitte afin de vérifier si les vagues plus récentes d'enquêtes du World Values Survey allaient dans le même sens que son hypothèse, nous avons pu constater que le déclin de la déférence persistait au Canada, mais que ce type d'opinion était plus marqué chez les générations plus jeunes que les baby-boomers. Par exemple, trois institutions semblent constamment souffrir d'un faible niveau de confiance de la part des Canadiens pour la période analysée, soient les syndicats (en moyenne, 65,1 % des répondants soutiennent avoir peu ou pas confiance envers eux pour l'ensemble de la période), le Parlement (60,9 %) ainsi que la presse (59,8 %). L'analyse de l'évolution du niveau de confiance envers ces institutions pour l'ensemble de la période n'augure d'ailleurs rien de bon pour elles dans le futur : en 2006, la confiance des Canadiens envers la presse et le Parlement est à son niveau le plus bas (respectivement 66,6 % et 63,5 % des répondants affirment avoir très peu ou pas du tout confiance envers ces institutions), tandis que le niveau de confiance envers les syndicats est presque équivalent à celui de 1982. De plus, cette baisse de confiance envers certaines institutions caractérise l'ensemble des générations

au cours de cette même période. C'est le cas notamment entre 1982 et 2006 pour la presse, le Parlement et les grandes compagnies, qui voient leur niveau de confiance baisser à la fois pour l'ensemble des générations, mais également d'une génération à l'autre, la génération du baby-boom étant celle où le déclin s'accentue[16]. Ces résultats tendent à accréditer la thèse du déclin de la déférence de Nevitte, que celui-ci lie aux valeurs post-matérialistes.

Les générations

Les conditions économiques et la situation socio-historique dans lesquelles se retrouvent les citoyens expliqueraient donc en grande partie leur façon de participer à la vie publique. Selon Strauss et Howe, il existerait même quatre différents points tournants qui reviennent invariablement à travers l'histoire telles les saisons, soit un « High », lorsqu'il y a un nouvel ordre civil promu par une solidarité sociale ; un « Awakening », lorsqu'il y a un bouleversement passionné des valeurs ; un « Unraveling », soit un déclin de certaines valeurs et une montée de l'individualisme ; et enfin une « Crisis », lorsque des perturbations majeures viennent mettre un terme au cycle[17]. Lors de chacune de ces périodes, quatre générations se côtoient, chacune à un moment différent de son propre cycle de vie. Ainsi, les « Artistes » naissent durant les crises, deviennent adultes pendant un High, sont au mitan de la vie pendant l'Awakening et vieillissent pendant l'Unraveling. Dans l'histoire récente américaine, ils correspondent à la génération née entre 1925 et 1942, soit la génération silencieuse. Ayant vécu une enfance difficile, ils cherchent le consensus et misent sur des valeurs sûres, notamment en devenant des experts et de bons techniciens. Ils sont suivis par les « Prophètes », nés entre 1943 et 1960 : plus gâtés, ces baby-boomers sont épris de valeurs et de principes pour lesquels ils sont prêts à se battre[18]. Viennent ensuite les « Nomades »[19], nés entre 1961 et 1981, qui n'ont pas été assez protégés durant leur jeunesse et qui se sentent abandonnés par leurs prédécesseurs. Ils deviennent des parents surprotecteurs et sont en général à la fois pragmatiques et cyniques, préoccupés par la liberté et la survie. Arrivent enfin les « Héros », protégés des avaries dans leur enfance, qui deviennent des parents indulgents. Ce sont des battants et des bâtisseurs qui tirent leur force de la communauté et de la technologie. Ils représentaient la génération des années 1901-1924 qui a combattu lors de la Deuxième Guerre mondiale et formeraient aujourd'hui la génération « Millenials » née entre 1982 et 2007[20].

On trouvera une catégorisation semblable en France, par exemple chez Excousseau, pour qui la « sémiologie des sensibilités » explique comment les générations se différencient par « une manière très particulière de voir les choses et de les sentir, une façon à soi d'organiser ses préférences

quotidiennes […], d'agir et d'ordonner ses actes, de s'en donner des interprétations »[21]. Ainsi la génération « Héritage » (née avant 1941) aura davantage le sens des conventions et célébrera l'abondance et le culte de l'effort alors que la génération « Naturel » (1942-1967), d'abord insouciante, refondera la vie collective dans le respect de l'épanouissement individuel. La génération « Réseaux » (1968-1976) est marquée par la fragilité et le déséquilibre et doute de manière chronique, mais cherche quand même à agir localement. Enfin, la génération « Mosaïque » (nés après 1977) célèbre la diversité des cultures, est très tolérante et demeure optimiste tout en cherchant des sensations. Toutefois, la jeunesse n'est plus abordée aujourd'hui comme sujet politique en France[22], et en ce qui a trait aux autres pays occidentaux :

> Dans les pays méditerranéens, malgré la grande solidité des réseaux familiaux, le conflit intergénérationnel est plus ouvert que dans le reste de l'Europe. Dans les pays nordiques, les liens familiaux plus ténus sont relayés par des institutions collectives plus robustes, en particulier les syndicats qui atténuent les conflits intergénérationnels. Dans les pays attachés au modèle individualiste ou « anglo-saxon » (selon Louis Chauvel), il peut y avoir davantage d'iniquité en termes de répartition du revenu ou de la richesse, mais moins d'inégalités intergénérationnelles. Concernant la France, il pense que « la situation est tragique »[23].

La situation québécoise

Au Québec, les différentes générations sont davantage conscientes de leur situation et s'identifient à leur cohorte d'âges[24]. Comme aux États-Unis et en France, on constate l'importance du contexte socio-historique et économique dans la définition même des générations. Dans le cas des baby-boomers, leurs caractéristiques proviennent du fait qu'ils ont bénéficié à la fois du poids du nombre et d'une longue période de croissance économique[25]. François Ricard tracera d'ailleurs un portrait-phare de cette génération qu'il appellera « lyrique »[26]. Conscients de leur importance démographique, ils aiment rappeler leur implication politique lorsqu'ils étaient dans la vingtaine : « tout le monde était politisé. Dans les cafés étudiants, ça refaisait le monde à chaque table ! »[27]. La génération suivante, dont l'appellation « X » a été popularisée par l'écrivain canadien Douglas Coupland[28], sera plutôt caractérisée par un accès bloqué au marché de l'emploi, malgré un niveau de scolarisation élevé[29]. Certains auteurs n'hésiteront d'ailleurs pas à parler de « McJobs » ou de « chômeurs instruits » pour caractériser la précarité de l'emploi, et surtout, l'inadéquation entre les études effectuées et les emplois obtenus. De plus, l'inégalité syndicale provoquée par les « clauses orphelins »[30] va miner ces travailleurs et explique pourquoi la génération X se sentira si peu représentée et pas davantage défendue : « les syndicats étaient contre nous. J'ai arrêté d'y croire à ce moment-là »[31].

Selon l'étude de Grenier sur les revenus disponibles pour l'ensemble de cette période, on peut en effet confirmer que les premiers baby-boomers de sexe masculin, ceux nés en 1944, ont pu compter sur des gains substantiels comparativement à leurs cadets[32]. Ce sont d'ailleurs des hommes qui auront les griefs les plus cinglants à l'égard des baby-boomers, que l'on pense à Benoît et Chauveau[33], Martineau[34], Brûlé[35], ou encore, aux propos agressifs de l'animateur-vedette « Jeff » Fillion de la station de radio CHOI FM, bien nommée radio X[36]. Lorsque le renouvellement de la licence de cette station fut remis en question par le CRTC en 2004, ce sont plus de 50 000 personnes qui sont alors descendues dans les rues de Québec pour y manifester leur attachement, en très grande majorité des hommes entre 18 et 35 ans[37], réaffirmant ainsi leur appartenance aux « X »[38].

Malgré les tentatives pour chercher des solutions aux inégalités vécues par cette génération, comme le Sommet québécois de la jeunesse en 1983 et le Sommet du Québec et de la jeunesse en 2000, ainsi que les différentes instances créées pour représenter les jeunes comme le Conseil permanent de la jeunesse du Québec et le Secrétariat de la jeunesse, les jeunes chambres de commerce et les ailes jeunesses des partis politiques, cette génération « sacrifiée » persistera à ressentir un mal-être généralisé, l'impression d'être désabusée par rapport à l'ambiance politique et sociale de son époque. Cette génération se qualifiera d'ailleurs elle-même de « désenchantée »[39]. Selon Guay :

> Tout participe à cet effacement du monde : leur poids démographique, la chute des idéologies, l'impuissance de l'État. Ils se retrouvent avec eux-mêmes, coincés entre les quatre murs de leur individualité, convaincus que leur itinéraire est d'abord individuel et non pas collectif. Entourés de peu de frères et sœurs, n'ayant pas eu à se confronter à une autorité parentale rigide, ils n'ont pas acquis une mentalité qui les pousse à s'organiser et à contester. Et ils en paient le prix[40].

Les X auraient ainsi délaissé en grande partie l'engagement politique pour se concentrer notamment sur leur vie privée, selon Kelly[41]. Pourtant, cette génération ne sera pas aussi déconnectée de la politique qu'on le laisse croire. Dans les sondages du World Values Survey, d'une année à l'autre, plus de la moitié des jeunes (15-29 ans) se disent peu ou pas intéressés par la politique ; le manque d'intérêt pour la politique est donc une constante pour cette tranche d'âge quelle que soit la génération, ce qui confirme la théorie sur l'effet « cycle de vie » selon laquelle plus on avance en âge et plus on s'intéresse à la politique. Toutefois, avec ces sondages, on constate que ce désintérêt des jeunes varie selon les périodes, ce qui témoigne de différences non négligeables entre les cohortes de jeunes. Par exemple, le désintérêt pour la politique atteint son sommet en 2000 avec 66,6 % des répondants (et 59 % en 2006), alors qu'il ne touche qu'un peu plus de la moitié des jeunes en 1990 (50,9 %) et en 1982 (56,4 %). La généra-

tion X, qui correspond à ces deux derniers groupes, n'était donc pas si détachée du monde politique. Ce grand intérêt pour la politique dans les années 1990 peut s'expliquer par l'effervescence des événements politiques de l'époque, tant au plan international (chute du mur de Berlin) qu'au plan national avec notamment la création du Parti réformiste et du Bloc québécois. La conjoncture historique peut donc en partie expliquer cette différence : le début de la cohorte des X vivait un contexte bien différent et n'appréhendait peut-être pas l'avenir avec autant d'optimisme : avoir 20 ans au sommet de la guerre froide et de l'escalade nucléaire, qui plus est en contexte post-référendaire au Québec, n'avait rien de réjouissant. À cet égard, les années 1990 seront plus optimistes pour certains. Éric Bédard, dans son ouvrage sur ses années de militantisme, parlera d'ailleurs de ces années comme des « années de ferveur » pour les militants dans la vingtaine qu'il côtoyait[42].

La politisation

La situation économique de la génération X s'est d'ailleurs améliorée au cours des années, surtout en ce qui a trait aux derniers membres de cette cohorte[43], qui, comme la génération qui les suit et qu'on appelle « Y »[44], peuvent espérer de meilleures conditions économiques avec un marché de l'emploi plus ouvert malgré un endettement parfois important. Plusieurs d'entre eux peuvent ainsi compter sur l'aide financière et matérielle de leurs parents, que ce soit en restant plus longtemps au domicile parental[45], en comptant sur leur soutien durant leurs études[46] ou encore en se faisant aider pour les dépenses importantes, comme l'achat d'une maison[47]. Surtout, le contexte démographique les avantage : ils arrivent sur le marché de l'emploi alors que les baby-boomers partent à la retraite. Étant moins dans une logique de survivance que les X, ils peuvent espérer s'y réaliser davantage.

Les générations se distinguent en effet quant à leur rapport au travail : tandis que les baby-boomers faisaient primer le travail sur tout le reste, à la fois comme devoir, comme source de pouvoir, ou comme gratification personnelle, voire même comme identité[48] ; les X cherchent surtout à se débrouiller du mieux qu'ils peuvent, au mieux souhaitant « faire carrière » sans avoir de loyauté pour leurs employeurs[49]. À ce titre, une carrière politique est souvent perçue comme une façon tout à fait honorable de faire carrière, surtout pour d'anciens militants, qui ont mis à profit leur expérience au sein d'associations[50]. Selon le World Values Survey, pour les baby-boomers (56,1 %) comme pour les X (56,2 %), le travail a une grande importance dans leur vie, alors qu'il en a un peu moins pour les Y (46,1 %). Pour ces derniers, le travail doit surtout avoir un sens, il doit être l'occasion de s'épanouir, voire de créer et de s'exprimer, aussi cherchent-ils

d'abord et avant tout à y trouver du plaisir[51]. De plus, même s'ils ont un bon emploi, ils peuvent le quitter parce qu'ils ont envie d'autre chose et qu'ils ne craignent pas l'avenir[52] : « la sécurité c'est une chose, être heureuse en est une autre : je ne pouvais pas croire que je continuerais à aller chaque matin faire un job que je n'aime pas »[53]. Pour eux, le bonheur est ailleurs[54] : « la grosse maison, l'*American way of life*, ça ne m'intéresse pas. Son bonheur, on se le crée soi-même »[55]. Les préoccupations matérielles deviennent ainsi plus secondaires. On pourrait croire, à l'instar de Taylor, qu'ils souhaitent d'abord et avant tout leur « réalisation personnelle »[56].

Cette façon de percevoir les choses serait attribuable, selon Twenge, à l'éducation que les Y ont reçue. Élevés comme des enfants-rois, ils auraient acquis l'infime conviction que tout est à leur portée, que tout leur est dû[57] et que s'ils travaillent fort, ils méritent une bonne note[58]. Selon Bombardier et Saint-Laurent, ces jeunes auraient été élevés sans véritables figures d'autorité, leurs parents baby-boomers n'agissant pas vraiment en « parents » mais plutôt en « amis », probablement parce que cette génération avait elle-même contesté l'autorité dans les années 1960, ne souhaitant pas « imposer » des valeurs autoritaires du passé[59]. Les parents et les éducateurs, influencés par le Dr Spock[60], se seraient plutôt basés sur le désir de l'enfant comme référence comportementale, préférant le laisser s'exprimer librement sans lui expliquer les bases historiques et sociales du monde dans lequel il évolue. Or, comme l'explique Bloom, il est difficile pour un individu qui n'a pas de traditions familiales ou sociales à conserver d'éviter l'individualisme et de se considérer comme partie intégrante d'une réalité historique comportant un passé et un futur plutôt qu'un atome anonyme dans un continuum en évolution[61].

La génération Y a ainsi pratiqué la négociation depuis sa plus tendre enfance, et a appliqué cette façon de faire à toutes les sphères de la vie : « tout se négocie avec eux[62] ». Élevé de façon plus permissive, l'enfant (souvent unique[63]) au centre de toutes les attentions, devient convaincu d'avoir raison et d'être le meilleur, avant même d'avoir fait quoi que ce soit. Cette constante référence à soi[64] expliquerait pourquoi les Y craignent les « étiquettes[65] », et surtout la partisanerie. À ce titre, les partis politiques sont souvent perçus comme des groupes qui ont quelque chose à « vendre » et dont ils se méfient. Ainsi, ils se préoccupent davantage du politicien que du parti, car c'est la personnalité de l'individu qui les intéresse, à savoir s'il semble « vrai[66] », s'ils pourront en quelque sorte s'y référer comme un autre soi : « Jean-Martin Aussant, j'y croyais. Il était là pour les bonnes raisons »[67]. Ils n'iront donc pas vers les partis politiques, bien au contraire : « moi, je peux agir, et s'il y a des partis qui sont d'accord avec mes démarches, ils viendront m'encourager[68] ! ». Le rapport au politique semble donc être inversé par rapport à la façon traditionnelle de faire.

D'ailleurs, plusieurs partis ont développé une centralisation décisionnelle qui sied plutôt mal à la logique des X, mais surtout des Y. Tout au plus le parti de l'Action démocratique du Québec, de par sa nature même, qui se voulait près des gens, a-t-il réussi à impliquer davantage certains membres de la génération X, qui partageaient un peu cette attitude : « on se réunissait et on discutait. C'était la politique comme j'avais toujours voulu que ce soit, loin des syndicats et des militants[69] ». Toutefois, les valeurs plus conservatrices que véhiculait ce parti convenaient beaucoup moins à la génération Y[70] qui rejoint bien davantage ses parents baby-boomers au niveau des valeurs morales. On peut remarquer entre autres un certain anticléricalisme chez eux, notamment une baisse des mariages religieux et des baptêmes plus marquée chez les Y que chez les X pour les mêmes tranches d'âge[71]. D'ailleurs, à certains égards, on peut constater une sorte d'incompréhension, pour ne pas dire davantage, entre les X et les Y[72]. Par exemple, les Y se distinguent de leurs prédécesseurs en ayant une certaine admiration pour les baby-boomers, et surtout, une sorte de fierté de les rejoindre dans leur côté revendicateur[73].

La participation politique

Les témoignages recueillis révèlent un intérêt politique bien présent chez certains jeunes de la génération Y : « tout est politique ! »[74]. Les programmes de science politique des universités ont d'ailleurs vu leurs effectifs étudiants augmenter considérablement depuis dix ans. Cependant, comme nous l'avons vu avec les résultats du World Values Survey, il ne s'agit pas de la majorité, ou à tout le moins, des membres les plus âgés de cette cohorte[75]. De plus, leur politisation ne les amènera pas à s'impliquer dans les partis déjà en place, mais plutôt à s'impliquer dans différentes activités bénévoles, tant au niveau local que global[76]. Aussi les jeunes de la génération Y s'intéressent-ils à la politique d'abord par leur propre prisme. Leur participation politique s'articulera en fonction de l'intérêt perçu, que ce soit pour le défi stimulant que cela représente, ou encore parce qu'ils ont à cœur d'agir et de contribuer à changer les choses. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux à participer aux programmes de stages de coopération internationale offerts dans les cégeps et les universités : ils souhaitent contribuer « à améliorer le monde »[77] autour d'eux. Toutefois, même s'ils s'intéressent vivement à certains enjeux, notamment l'environnement ou l'altermondialisation, leur politisation ne les amènera pas à voter davantage[78], mais plutôt à poser des actes quotidiens en ce sens, comme faire du recyclage, utiliser le transport en commun ou encore faire des achats équitables. Comme le promeut Laure Waridel du mouvement Équiterre, pour qui « acheter, c'est voter »[79], ils misent ainsi sur le poids de l'agrégation de gestes individuels quotidiens.

Cette façon de faire n'est pas étrangère à une certaine idéologie des droits qui avait été préconisée longtemps aux États-Unis et qui a été reprise au Canada, notamment sous la forme des revendications au nom de la Charte des droits et libertés. Nouvelle façon de « négocier » la politique, elle préconise surtout un engagement politique qui vise des intérêts particuliers et qui peut être sporadique. La nature de la grève massive et sans précédent qui frappa le mouvement étudiant québécois en 2005 pourrait sans doute être associée à ce type d'engagement politique. À la suite du dépôt du budget québécois de 2004 qui comptait transformer les bourses étudiantes en prêts pour combler un manque à gagner de 103 millions de dollars, ce sont plus de 230 000 étudiants qui ont débrayé et près de la moitié des cégeps et des universités qui étaient en grève générale illimitée au printemps 2005. Les manifestations et la grève s'étalèrent sur plusieurs semaines et ont bénéficié de l'appui d'une bonne partie de la classe politique[80]. Or, si la mobilisation fut importante, le mouvement s'essouffla sitôt que le gouvernement arriva à un compromis financier[81] et la solidarité manifestée s'avéra somme toute circonstancielle. Toutefois, selon Bédard, « pour certains jeunes militants de ce mouvement social, cette grève semble avoir favorisé l'émergence d'une conscience générationnelle »[82].

En 2012, le scénario se répéta lorsque le gouvernement annonça une hausse des frais de scolarité universitaire. Toutefois, le « printemps érable » surclassa le mouvement de 2005 comme événement fondateur de la politisation de cette jeunesse. Étant considérée comme l'équivalent d'un mai 1968 par ses protagonistes[83], cette grève étudiante (cégeps et universités) générale « illimitée » de 310 000 étudiants à son apogée[84] a débuté en février et s'est terminée en septembre avec l'élection d'un nouveau gouvernement du Parti québécois qui a abrogé la hausse dès les premiers jours de son mandat. Ponctuée de grandes manifestations des « carrés rouges » partout au Québec et de manifestations nocturnes quotidiennes à Montréal et à Québec en mai[85], la grève se transforme en mouvement lorsque le gouvernement vote la Loi spéciale 78 pour encadrer les rassemblements de plus de 50 personnes et forcer la reprise des sessions universitaires afin de respecter les recours en justice intentés par des étudiants « carrés verts » qui s'opposent à la grève. Les étudiants en grève obtiendront l'appui de différents groupes (politiciens, syndicats, artistes) du Québec et de l'étranger, et de nombreux citoyens participeront aux « concerts de casseroles » organisés de manière spontanée pour contrer la Loi 78. Durant cette crise sociale, la génération Y s'est révélée très politisée, articulée[86], créative[87] et combative[88]. Pour plusieurs, leur politisation s'est d'ailleurs faite à travers cet événement : « avant le printemps érable, la politique ne m'intéressait vraiment pas[89] ». Ce mouvement ne s'est toutefois pas transposé sur la scène électorale, malgré les candidatures politiques de deux de ses leaders pour le Parti québécois. Il n'y a pas eu davantage de participation

électorale pour ce groupe d'âge ni de mobilisation vers un parti politique en particulier[90].

La politique autrement

Si plusieurs qualifient la génération Y de narcissique[91], il ne faut toutefois pas la croire égoïste pour autant. Il s'agit d'une génération qui a eu comme adage d'être à l'écoute de ses propres besoins, mais cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas justement besoin, et surtout envie, d'agir, de bouger, de contribuer au monde qui l'entoure. Cependant, s'ils sont prêts à faire de longues heures pour une cause qui leur tient à cœur, ils refuseront de jouer au valeureux « soldat[92] » pour un parti politique s'ils ne voient pas bien ce que cela peut leur apporter, mais surtout, s'ils ne sont pas maîtres du jeu. À cet égard, ils préfèrent proposer leur propre façon de voir et faire les choses. Ainsi, les cofondateurs de Génération d'idées[93], un groupe de réflexion politique créé par des Y, soit Paul St-Pierre Plamondon[94] et Mélanie Joly[95], ont chacun publié un livre sur la façon dont ils aimeraient faire la politique, l'un se sentant « orphelin politique » et l'autre souhaitant « changer les règles du jeu ». De plus, l'ancien porte-parole de la Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (CLASSE) a également publié ses réflexions sur son expérience politique de la grève étudiante dans un ouvrage intitulé *Tenir tête*[96]. La CLASSE avait par ailleurs beaucoup déstabilisé les médias durant le conflit étudiant de 2012 par son recours à la démocratie directe comme mode de fonctionnement de l'association. Dans cette même mouvance, le mouvement Génération nationale[97] souhaite faire la promotion de la souveraineté sous l'angle du nationalisme sans être étiqueté de gauche ou de droite. Dans tous ces cas de figure, la génération Y semble vouloir faire de la politique autrement et démontre une véritable conscience générationnelle.

Conclusion

Les changements de valeurs des dernières décennies ont eu un impact sur le comportement politique de l'ensemble de la population, les valeurs plus individualistes contribuant à la désaffection politique et à la baisse de participation électorale. Toutefois, ce sont les générations X et Y qui marquent davantage le coup de cette cassure avec le système et les institutions politiques traditionnelles. Elles ne partagent toutefois pas la même façon d'appréhender la vie politique. Pour les X, le contexte socio-économique a joué un rôle crucial, notamment l'accès difficile au marché de l'emploi, ce qui les a amenés à avoir de nombreux griefs contre les baby-boomers et à se sentir longtemps exclus et sacrifiés, voire désillusionnés par rapport au monde politique. Les Y sont quant à eux entrés dans l'âge

adulte avec une confiance en soi sans commune mesure. Élevés par des baby-boomers plus permissifs, ils ont davantage confiance en l'avenir. Ils ont été habitués de s'exprimer, à la fois dans le cadre familial et scolaire, et ils n'hésitent pas à donner leur avis, quel qu'en soit le sujet. Ils ont un véritable intérêt pour la politique et lorsqu'ils ont le goût et la possibilité de le faire et qu'ils peuvent voir le résultat de leur action, ils n'hésitent pas à s'impliquer. Toutefois, la structure actuelle des institutions politiques s'adapte plutôt mal à leurs exigences, ce qui explique qu'elles soient très souvent boudées. Très politisés et capables de se mobiliser, les Y refusent les étiquettes et ne se retrouvent pas dans les institutions politiques actuelles. Cette génération recherche l'authenticité avant tout et souhaite ajouter son propre grain de sel. Ils ont envie de tout faire, tout de suite. Héritiers, au sens propre comme au figuré, des baby-boomers, ils ont en commun leur méfiance envers l'autorité et un sens de l'histoire très autoréférentiel. L'approche politique de cette génération est ainsi très spontanée dans sa façon de s'exprimer et son urgence de vivre ; elle est également spontanée dans son absence de repères, de sorte que la société de demain devra composer avec les valeurs politiques de cette génération qui souhaitera redéfinir le monde politique à son image afin d'y participer.

Notes et références

1. C'est le cas dans toutes les démocraties occidentales, notamment au Québec et au Canada, mais de façon plus marquée aux États-Unis. Theda Skocpol et Morris P. Fiorina, « Making Sense of the Civic Engagement Debate », dans Theda Skocpol et Morris P. Fiorina (dir.), *Civic Engagement in American Democracy*, New York, Russell Sage Foundation, 1999, p. 2.
2. Henry Milner, « The Phenomenon of Political Drop-outs : Canada in Comparative Perspective », *Choices : IRPP*, 2005.
3. André Blais, Elisabeth Gidengil et Neil Nevitte, « Where does turnout decline come from ? », *European Journal of Political Research*, vol. 43, nº 2, 2004, p. 221-236.
4. Karl Mannheim, *Le problème des générations*, Paris, Armand Colin, 2005.
5. Appartenir à une génération signifie essentiellement de partager certains repères et références, ce qui amènera souvent une réaction semblable aux situations. Toutes les personnes qui font partie d'une même tranche d'âge n'ont donc pas nécessairement les mêmes repères, mais une majorité d'entre eux pourront s'y référer. En statistique, on utilise la notion de génération comme une catégorie pour mieux comprendre les différences de comportement général qu'on constate d'un segment d'âge à un autre.
6. Solange Lefebvre, « Regards successifs sur une génération historique », dans Ignace Olazabal (dir.), *Que sont les baby-boomers devenus ? Aspects sociaux d'une génération vieillissante*, Québec, Éditions Nota Bene, 2009, p. 69-85.
7. La multi-analyse permet de vérifier des faits selon différentes méthodes d'investigation. Certains la comparent à une triangulation des résultats. Par

exemple, les témoignages sont très intéressants en soi, mais il s'agit de perceptions. Les données statistiques peuvent quant à elles donner l'heure juste quant à la situation financière des citoyens, mais pas s'ils sont inquiets par rapport à l'avenir. Les sondages pourront eux donner une idée des valeurs qui sont partagées par une majorité, mais pas comment cela peut pousser ces citoyens à participer à la vie politique. Bref, la multi-analyse vise à peindre un portrait global d'une situation en utilisant la complémentarité des résultats obtenus par le biais des différentes méthodes d'analyse utilisées.

8. Nous tenons à remercier Renaud Gosselin, alors étudiant à la maîtrise à l'Université de Sherbrooke, pour son aide précieuse. Il a analysé les vagues de 1982, 1990, 2000 et 2006 en vérifiant pour chacune quels étaient les résultats pour les différentes cohortes générationnelles (soit ceux nés entre 1945 et 1959 pour les baby-boomers, entre 1960 et 1975 pour les X, et 1976 et plus pour les Y). L'ensemble des références au World Values Survey de cette étude provient donc de cette analyse générationnelle. Pour se référer aux données directement : World Values Survey Association, *World Values Survey 1981-2014 Longitudinal Aggregate v.20150418*, JDSystems (www.worldvaluessurvey.org).
9. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Éditions Gallimard, 1989.
10. Robert D. Putnam, *Making Democracy Work*, New Jersey, Princeton University Press, 1993.
11. Neil Nevitte, *The Decline of Deference : Canadian Value Change in Cross-National Perspective*, Peterborough, Canada, Broadview Press, 1996, p. 28-44.
12. Ronald Inglehart, *Modernization and Postmodernization : Cultural, Economic, and Political Change in 43 Societies*, New Jersey, Princeton University Press, 1997, p. 78-79.
13. Abraham J. Maslow, *Motivation and Personality*, New York, Harper, 1954.
14. Jacques Lecomte, « Les théories de la motivation », *Sciences humaines*, Hors-série n° 19, décembre 1997/janvier 1998.
15. Catherine Côté, « Discours politique et discours médiatique : le Canada est-il si conservateur ? », dans Jean-Michel Lacroix et Linda Cardinal (dir.), *Le conservatisme : le Canada et le Québec en contexte*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2009, p. 61-72.
16. Des divergences entre les générations sont discernables par rapport à l'évolution de leur niveau de confiance sur l'ensemble de la période. Il apparaît en fait que les deux générations précédant les baby-boomers ont vu leur niveau de confiance augmenter sur l'ensemble de la période pour davantage d'institutions que les générations plus jeunes (outre les Y, dont les résultats doivent être relativisés puisque les répondants de cette génération n'ont participé qu'aux deux vagues de sondage les plus récentes). En effet, les pourcentages de répondants des deux générations les plus âgées qui ont affirmé avoir « beaucoup » ou « plutôt confiance » est plus élevé en 2006 qu'en 1982 dans le cas de 6 institutions sur 9 chez les avant-pionniers (Église, forces armées, police, syndicats, services civils et justice) et de 4 institutions sur 9 chez les pionniers (Église, forces armées, police, services civils). Or, chez les baby-boomers et les X, le nombre d'institutions voyant une augmentation du niveau de confiance entre 1982 et 2006 est nettement plus faible : 2 institutions sur 9

pour les baby-boomers (forces armées et services civils) et seulement 1 sur 9 pour les X (forces armées). Dans les deux cas, on peut estimer qu'il s'agit surtout de l'effet post-11 septembre 2001. Pour ce qui est des Y, les résultats sont ambivalents car leur niveau de confiance a augmenté entre 2000 et 2006 pour 4 des 8 institutions (la question sur le système de justice n'a été posée qu'à une seule des trois vagues de sondage concernant cette institution ; il est donc impossible de vérifier l'évolution du niveau de confiance de cette génération envers la justice). Les résultats pour les Y doivent être relativisés vu la courte étendue temporelle couverte par les données sur cette génération. En bref, les générations plus anciennes ont vu leur confiance augmenter entre 1982 et 2006 envers davantage d'institutions que les générations plus jeunes (baby-boomers et X), à l'exception des Y, dont les résultats sont à nuancer.

17. Neil Howe et William Strauss, *Generations : The History of America's Future, 1584 to 2069*, Broadway Books, 1991.
18. William Strauss et Neil Howe, *The Fourth Turning : An American Prophecy - What the Cycles of History Tell Us About America's Next Rendezvous with Destiny*, Broadway Books, 1997.
19. William Strauss et Neil Howe, *13 th Gen : Abort, Retry, Ignore, Fail ?*, New York, Barnes & Nobles, 1993.
20. Neil Howe et William Strauss, *Millennials Go to College*, 2nd Edition, Great Falls, Lifecourse Associates, 2007.
21. Jean-Luc Excousseau, *La mosaïque des générations : Comprendre les sensibilités et les habitudes des Français*, Paris, Éditions d'Organisation/Les Échos Éditions, 2000.
22. Léa Lima, « De la construction d'une génération sacrifiée à la formation d'une "classe d'âge" : La requalification du problème social de la jeunesse au Québec entre 1983 et 2000 », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, nº 2, 2005, p. 235-253.
23. Compte-rendu des discussions lors du colloque *Nouvelles générations : Sociétés de demain* tenu à Londres par le Conseil franco-britannique, les 9 et 10 octobre 2007, tel que rapporté par David Walker.
24. Léa Lima, *loc. cit.*
25. Statistique Canada, *Les générations au Canada* : *Âge et sexe, recensement de 2011*, Ministère de l'Industrie, Ottawa, mai 2012, nº 98-311-X2011003 au catalogue.
26. François Ricard, *La génération lyrique* : *Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992.
27. Témoignage d'un baby-boomer.
28. Douglas Coupland, *Generation X : Tales for an Accelerated Culture*, New York, St. Martin's Press, 1991.
29. Jacques Légaré et Pierre-Olivier Ménard, « Les générations X et Y du Québec, vraiment différentes des précédentes ? », *Social and Economic Dimensions of an Aging Population* (*SEDAP) Research Paper,* nº 158, juillet 2006, p. 13.
30. Ainsi un « employé engagé après une certaine date, soit n'atteindra jamais le même plafond salarial que ses collègues plus anciens, soit prendra beaucoup plus de temps pour y parvenir, soit bénéficiera d'avantages sociaux moins intéressants. Bref, pour exactement le même travail, le nouvel employé doit se

contenter de conditions de travail inférieures». Voir Éric Bédard, *Le Pont entre les générations,* Montréal, Les Éditions des Intouchables, 1998, p. 73.

31. Témoignage d'un Y.
32. Gilles Grenier, «En quelle année vaut-il mieux être né? Les revenus des hommes et des femmes au Canada pendant un quart de siècle», *L'Actualité économique: Revue d'analyse économique*, vol. 79, nº 3, septembre 2003, p. 246-276.
33. François Benoit et Philippe Chauveau, *Acceptation globale, une histoire de générations: Ta Volvo contre mon B.S.?*, Montréal, Boréal, 1986.
34. Richard Martineau, *La chasse à l'éléphant*: *sur la piste des babyboomers*, Montréal, Boréal, 1990.
35. Michel Brûlé, *Manifeste des Intouchables*, Montréal, Éditions des Intouchables, 1993.
36. Frédérick Têtu, «Le cri d'une génération: L'affaire "CHOI FM" et le conflit des générations», *Argument*, vol. 7, nº 1, 2004.
37. Simon Langlois, «Jeunes hommes en colère à Québec: malaise de classe et de génération», dans Michel Venne (dir.), *L'Annuaire du Québec 2005*, Montréal, Fides, 2004, p. 92-95.
38. Olivier Turbide, Diane Vincent et Marty Laforest, «Les "X" à Québec: la construction discursive d'un groupe exclusif», *Recherches sociographiques*, vol. 49, nº 1, 2008, p. 87-112.
39. La chanson «Désenchantée» de Mylène Farmer sortie en 1991 obtiendra un record de ventes pour un *single* et sa reprise en fera la chanson française la plus diffusée dans le monde en 2005. Les paroles sont sans équivoque: «Tout est chaos. À côté, tous mes idéaux: des mots abîmés. Je cherche une âme qui pourra m'aider. Je suis d'une génération désenchantée…». Durant la même période, le Québécois Luc De Larochellière composait «Ma génération» qui dénote un même constat: «Ma génération n'a plus d'histoire à raconter, n'a que des rêves à inventer sans illusion. Ma révolution n'est que le rêve qui évolue, la Terre à terre, je n'y crois plus, c'est l'illusion».
40. Jean-Herman Guay, *Avant, pendant et après le baby-boom: Portrait de la culture politique de trois générations de Québécois*, Sherbrooke, Les Fous du roi, 1997, p. 129.
41. Stéphane Kelly, *À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X*, Montréal, Boréal, 2011.
42. Éric Bédard, *Années de ferveur, 1987-1995. Récit d'une jeunesse militante*, Montréal, Boréal, 2015.
43. Marie-Hélène Proulx, «Régénération X», *Jobboom*, vol. 11, nº 4, août 2010, p. 14-18.
44. L'appellation «Y» pourrait venir de la lettre qui suit «X», ou encore de l'expression «Why?» qui a la même phonétique que la lettre Y en anglais. Carol Allain, *Génération Y – Qui sont-ils, comment les aborder? Un regard sur le choc des générations,* 3e édition, Montréal, Les Éditions Logiques, 2009.
45. Pascale Beaupré, Pierre Turcotte et Anne Milan, «Fiston revient à la maison: tendances et indicateurs du retour au domicile parental», Statistique Canada, *Tendances sociales canadiennes*, nº 11-008 au catalogue, p. 29.
46. Jacques Roy, *Les logiques sociales et la réussite scolaire des cégépiens*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et les Éditions de l'IQRC, 2006.

47. Pascale Beaupré, Pierre Turcotte et Anne Milan, « Quand fiston quittera-t-il la maison ? Transition du domicile parental à l'indépendance », *Tendances sociales canadiennes*, Statistique Canada – nº 11-008 au catalogue, p. 12.
48. Conseil consultatif du travail et de la main-d'œuvre, *Adapter les milieux de travail au vieillissement de la main-d'œuvre*, Gouvernement du Québec, 2002.
49. Plusieurs témoignages de « X » abondent en ce sens.
50. Parmi les témoignages, d'anciens militants étaient même parfois critiques de ces « politiciens de carrière » qui semblaient n'avoir passé par les associations étudiantes que pour se faire des contacts politiques.
51. Laurent Simon, « Des perspectives intergénérationnelles », *Objectif prévention*, vol. 29, nº 2, 2006, p.10-12.
52. François-Nicolas Pelletier, « La génération Y : qui dirigera ? », *UdeS*, vol. 2, nº 1, janvier 2009.
53. Témoignage d'une Y.
54. Selon un sondage réalisé en 2006 auprès de 1189 Canadiens de 18 ans et plus parlant français, 33 % ont associé le bonheur à la famille, 24 % à la santé, 17 % à l'amour, 10 % au bien-être, 2 % à l'amitié, 1 % au travail, 1 % aux loisirs et 0 % à l'argent. CROP, La famille, Rapport sur le sondage présenté à la Société Radio-Canada, 2006.
55. Témoignage d'un Y.
56. Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992.
57. Jean M. Twenge, *Generation Me : Why today's young Americans are more confident, assertive, entitled – and more miserable than ever before*, Free Press : Simon & Schuster Inc., 2006.
58. Jacques Roy, « Les valeurs des cégépiens : portrait d'une génération », *Pédagogie collégiale*, vol. 20, nº 4, été 2007, p. 28.
59. Denise Bombardier et Claude Saint-Laurent, *Le Mal de l'Âme*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, p. 129.
60. Le livre du Dr Benjamin Spock, « Baby and Child care » a été réédité à de nombreuses reprises depuis sa première édition en 1946 et a été traduit en plus de 30 langues. Il s'est vendu à plus de 25 millions d'exemplaires et a eu une influence déterminante sur l'éducation des enfants dans la plupart des pays occidentaux, et notamment au Québec à partir de la fin des années 1960.
61. Allan Bloom, *L'Âme désarmée* : *Essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin littérature, 1987, p. 93.
62. Témoignage d'une X à propos des Y.
63. Alors que les mères des baby-boomers donnaient naissance à trois enfants en moyenne, les mères des X donnèrent naissance à 2,3 enfants en moyenne, et 1,7 pour les mères des Y. Voir Jacques Légaré et Pierre-Olivier Ménard, *loc. cit.*, p. 7.
64. Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 169-170.
65. Cette expression revient souvent dans les témoignages de Y.
66. L'authenticité est d'ailleurs la deuxième valeur considérée comme la plus importante chez les jeunes cégépiens. Jacques Roy, *loc. cit.*, p. 28.
67. Témoignage d'un Y.
68. Adinson Brown, 21 ans, étudiant en médecine, tel que cité par François-Nicolas Pelletier, *loc. cit.*, p.12.

69. Témoignage d'un Y.
70. Jean-François Cloutier, *Jeff Fillion et le malaise québécois*, Montréal, Éditions Liber, 2008.
71. Jacques Légaré et Pierre-Olivier Ménard, *loc. cit.*, p. 23.
72. De nombreux témoignages de X font part d'un malaise certain envers la génération des baby-boomers, « qui a tout eu » selon eux, et envers la génération Y, qui semble très gâtée à leurs yeux.
73. Simon Tremblay-Pepin, « Réplique à Denise Bombardier », *Union libre*, nº 3, avril 2005, p. 5.
74. Témoignage d'une Y.
75. Les vagues du World Values Survey arrêtent en 2006 pour le Canada. Seulement la prochaine vague pourra nous donner une meilleure idée de l'évolution de l'intérêt politique des jeunes de la génération Y.
76. Madeleine Gauthier qualifie cette génération de « proxiglobale ». Mathieu-Robert Sauvé, « Madeleine Gauthier, la sociologue des jeunes », *Découvrir*, vol. 27, nº 2, mars-avril 2006, p. 32-35.
77. Témoignage d'une Y.
78. Le taux de participation des jeunes, malgré une légère remontée au cours des dernières élections, demeure de 19 points de pourcentage inférieur à la moyenne canadienne, et de 35 points en deçà du groupe des 65 à 74 ans. Élections Canada, *Estimation du taux de participation par groupe d'âge et par sexe à l'élection générale fédérale de 2011*, Document de travail, 2012.
79. Laure Waridel, *Acheter, c'est voter : le cas du café*, Montréal, Équiterre et les Éditions Écosociété, 2003.
80. Éric Bédard, « La grève étudiante du printemps 2005 : Naissance d'une nouvelle génération politique ? », dans Michel Bock (dir.), *La jeunesse au Canada français. Formation, mouvements et identité*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, p. 158.
81. Il est à noter que l'une des associations étudiantes, l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), qui avait des revendications politiques plus globales, sera déçue du résultat.
82. Éric Bédard, « Le printemps des étudiants : place à la génération « Y » ! », dans Michel Venne (dir.), *L'Annuaire du Québec 2006*, Montréal, Fides, 2005, p. 108.
83. Nicolas Lévesque, *Le Québec vers l'âge adulte*, Québec, Éditions Nota Bene, 2012.
84. Presse canadienne, « Marée étudiante dans les rues de Montréal », *Le Devoir*, 22 mars 2012.
85. Lors des manifestations, plusieurs altercations musclées eurent lieu entre policiers et manifestants. Les arrestations devinrent massives après l'adoption de la loi spéciale. Gabrielle Duchaine, « 27e manif nocturne : plus de 300 arrestations », *La Presse*, les 20-21 mai 2012.
86. Notamment les représentants des trois grandes associations étudiantes que l'on verra s'exprimer à de nombreuses reprises dans les médias, soit Gabriel Nadeau-Dubois de la *Coalition large de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante* (CLASSE), Léo Bureau-Blouin, de la *Fédération étudiante collégiale du Québec* (FECQ) et Martine Desjardins de la *Fédération étudiante universitaire du Québec* (FEUQ).

87. Les pancartes qui ont coloré plusieurs manifestations et notamment amené l'utilisation de l'expression « Printemps érable » venaient de l'*École de la Montagne Rouge*, un groupe d'étudiants en design graphique.
88. Collectif, *Printemps spécial,* Montréal, Héliotrope, 2012.
89. Témoignage d'une Y.
90. François Gélineau, « Vote des jeunes en 2012 - Le printemps érable moins participatif que prévu », *Le Devoir*, 19 décembre 2012.
91. Jean M. Twenge, *op. cit.*
92. Témoignage d'un Y.
93. Génération d'idées, generationdidees.ca, section « À propos ».
94. Paul St-Pierre Plamondon, *Les orphelins politiques : Plaidoyer pour un renouveau du paysage politique québécois*, Montréal, Boréal, 2014.
95. Mélanie Joly, *Changer les règles du jeu*, Montréal, Québec-Amérique, 2014.
96. Gabriel Nadeau-Dubois, *Tenir tête*, Montréal, Lux Éditeur, 2013.
97. Génération nationale, generation-nationale.org, « Le manifeste », 2 janvier 2013.